

Vive la gauche !

Un groupe de représentants de ce que l'on appelle en termes familiers « la petite gauche belge », présentés par un journaliste du *Soir* comme des « intellectuels », a défrayé naguère la chronique par une critique qui se voulait dévastatrice des écologistes, accusés, péché capital, de ne pas être de gauche et d'avoir déçu les espoirs mis en eux. Tout n'a pas été (franchement) dit à propos de cette singulière apostrophe, sur laquelle on voudrait revenir ici.

PAR PAUL SERLON

Il y a d'abord la coïncidence de dates, qui pourrait laisser penser que la démarche ne fut pas aussi innocente qu'il n'y paraît. Le « manifeste » contre les verts est publié à la veille du Premier Mai dont le parti socialiste a plus que jamais voulu garder le monopole — et pour cause. Car ce parti est mal, parce qu'il sait très bien que les accords qu'il a passés discrètement et depuis belle lurette avec les libéraux — et en particulier avec l'autre parti fort qu'est le V.L.D. — sur le partage des fruits de la croissance et sur l'éviction des syndicats à la S.N.C.B. va faire grogner les troupes syndicales. La manœuvre est classique et bien rodée : quoi de plus facile que de vilipender le benjamin au gouvernement qui aurait laissé

Sainte Laurette défendre toute seule, bec et ongles, les masses laborieuses. Les « intellectuels » ont ainsi servi — inconsciemment ou consciemment, cela reste à voir —, la stratégie d'Elio di Rupo qui, au nom de la sage raison dont auraient été dépourvus ces fumeux écologistes, devait encore faire avaler la couleuvre d'une augmentation dérisoire des allocations sociales vingt jours après la fête du travail. Dont acte.

Il y a ensuite les déficiences dans l'analyse politique des auteurs. Journalistes, ils étaient bien payés pour savoir que le gouvernement Verhofstadt s'est construit sur un axe libéral-socialiste dur. Un homme et pas n'importe lequel — rendons ici hommage à sa loyauté et

CONTROVERSE

à son franc-parler — n'a pas caché que cet axe-là ne serait jamais sacrifié. En d'autres termes, il n'était pas question pour les verts de venir chasser sur des territoires protégés par des miradors sur lesquels étaient juchés des hommes dotés de mitrailleuses lourdes. On laisserait donc les écologistes dans leur bac à sable. On les piègerait aussi en leur confiant un département, celui des Transports, où les cadavres sont légion dans les placards, tout en les faisant discrètement surveiller par des notables et des cabinetards qui ont leurs allégeances au P.S.

Bien entendu, ce scénario n'a pas bien fonctionné. À l'inverse d'un parti vert flamand, bien sage et bien discipliné mais sans grande envergure, on a eu droit du côté francophone à un parti insolent, incontrôlable et de surcroît à prétention généraliste, qui voulut mettre son nez dans tout.

Certes, et les donneurs de leçons de la « petite gauche » l'escomptaient, les écologistes pouvaient démissionner avec pertes et profits et rentrer sagement dans les rangs de l'opposition. Mais là aussi, nos « intellectuels » commettaient une erreur d'analyse. En filigrane de leurs conceptions figure l'idée qu'une fois arrivé au pouvoir, on se laisse fatalement corrompre. La perte quasi automatique de la pureté idéologique qu'implique toute participation au pouvoir est pour eux sans appel. On n'est pas loin au fond d'une appréhension poujadiste du politique qui, en définitive, alimente les fantasmes d'une droite qui, sur ce point, fait bon ménage avec la gauche. Retrouvons-nous donc entre « gens de gauche » pour ressasser avec délectation nos frustrations et nos manques sans jamais

prendre de vraies responsabilités en acceptant tous les inconvénients que cela peut engendrer. Tel n'est-il pas le programme de nos intellectuels d'un jour ?

À ce compte là, dans cent-dix ans, on en est évidemment toujours à danser avec les loups face à des partis dits traditionnels qui se remettraient sans problème en ménage, n'était la détermination de certains à laisser mariner dans son jus un pilier chrétien sans plus d'identité politique. Qu'elles soient dans la majorité ou dans l'opposition, ces formations ne partagent-elles pas au fond les mêmes codes, les mêmes « cafés du commerce », les mêmes complicités inavouées ? Ne pratiquent-elles pas les mêmes jeux de clientèle où chacun a, en définitive, toujours trouvé son compte face au rituel logomachique et folklorique d'une gauche dont l'histoire et les concepts appartiennent au passé ?

La troisième erreur de nos intellectuels est leur refus obstiné de comprendre — et d'expliquer — que la « droite » et la « gauche » ne sont plus là où elles sont censées se trouver. Il y aurait même inversion sur le théâtre politique si l'on mesure les comportements et les pratiques à l'aune de l'axe du conservatisme. C'est que, au sud comme au nord du pays, les partis socialistes sont devenus, au niveau de leurs structures de pouvoir et du fait de leur occupation de l'État, porteurs d'un réflexe conservateur qui rend naturelle leur alliance stratégique avec les droites traditionnelles. Cités fugacement, pour mémoire, par le « manifeste » des intellectuels de gauche, ces partis ont cessé au fil des décennies d'être les représentants et les vecteurs des « nouveaux mouvements sociaux » chers à Alain Touraine et

CONTROVERSE

vers lesquels leurs rivaux (les écologistes) ont eu l'impudence de jeter des passerelles et de tisser des liens. On comprend alors mieux pourquoi des partis de pouvoir, qui peinent à trouver une légitimité ailleurs que dans des appareils sociaux traditionnels souvent pétrifiés, n'ont plus comme seule arme que l'hypermédiatisation et les accusations d'incompétence lancées à la tête des adversaires. Rien ne les sert mieux que de faire sortir des voltigeurs et des électrons libres de leur niche pour ramener le débat où il doit l'être : celui de la défense des appareils de pouvoir de moins en moins représentables. Rien n'est plus utile — et c'est aussi sur ce registre que le « manifeste » joue sa partition — que de réduire et de renvoyer finalement les protestataires et les résistants à leur discours environnementaliste, à leur *deep ecology* et à leur culture bio.

Du côté libéral, on entend aujourd'hui des discours qui auraient été impensables il y a dix ans. Certes, du côté flamand, la « défense et illustration » d'une Flandre prospère et parfois arrogante qui veut les moyens de sa politique reste une constante. Mais il y a aussi, une diplomatie de mise en évidence de l'éthique internationale — la demande de « pardon » au Rwanda de Guy Verhofstadt — et du côté francophone le refus de la langue de bois usuelle dans les affaires Pinochet, Heider et Bossi. On se serait attendu à ce que nos intellectuels de gauche aient salué cette ouverture dans leur manifeste. Ils ont préféré rester prudemment dans les eaux belgo-belges, car il est sans doute dogmatiquement inaccep-

table pour eux de ne pas diaboliser une « droite » qui ratisse en dehors de ses terreaux usuels. Ce serait admettre que la droite n'est plus la droite à l'instar d'une gauche qui n'est plus la gauche.

Enfin, la pertinence de l'analyse de nos « intellectuels » est mise en défaut par l'absence de prise en considération de ce qui fait notre belgitude. Pour qu'il y ait quelque chose qui s'appelle « la droite » et quelque chose qui puisse être identifié à « la gauche », il faut un État, un système politique et une société civile où les clivages soient véritablement tranchés le long de cette ligne de fracture. Or il se fait que la particularité belge est celle d'une société civile faite de multiples composantes et piliers qui « submergent » en fait les deux autres. Dans un système d'autorité où l'État est « mou », la société politique — et son expression « particratique » — ne relaie, par la voie de compromis incessants, que les demandes de lobbies et de groupes de pression qui ne s'organisent pas selon des lignes de fracture clairement identifiables. Dans cette démocratie « consociationnelle » comme l'appellent les sociologues anglo-saxons qui savent si bien nous comprendre, on ne « meurt » pas pour des idées ou pour des causes, mais (éventuellement) pour des intérêts, qu'il s'agisse de ceux des camionneurs, de l'ordre des médecins ou des appareils syndicaux. Et c'est bien pourquoi, les intellectuels qui ont si peu de place dans cette « belgitude », se condamnent — ou sont condamnés — à entretenir des fantasmes dans leur bac à sable.

Paul Serlon